

« Les princes sages qui ont voulu rendre leurs
 » peuples capables de grandes choses, ont tou-
 » jours commencé par élever leur courage en affer-
 » missant leur liberté : des nations esclaves sont
 » toujours lâches et nécessairement ennemies des
 » monarques qui les gouvernent. Henri, qui avait
 » formé de grands projets, crut avec raison que
 » leur exécution dépendait de l'harmonie qu'il
 » établirait entre les différens pouvoirs de la mo-
 » narchie. Il fut assez habile et assez heureux
 » pour bannir de ses états cette défiance cruelle
 » qui avait toujours régné entre ses prédécesseurs
 » et le parlement. Comme il n'empiétait pas sur
 » les droits de ses sujets, ils ne cherchèrent point
 » à attenter à sa prérogative. » Ces remarques
 sont d'un esprit juste; elles étaient vraies au temps
 où l'auteur les publiait; elles sont encore vraies
 aujourd'hui.

L'abbé Raynal, doué d'un esprit agréable et
 d'une belle figure, ne pouvait manquer de réussir
 dans le monde. Rien de plus séduisant que la
 société de Paris, vers le milieu du dernier siècle;
 la capitale de la France était devenue celle de
 l'Europe savante et littéraire : c'était la Rome
 des Médicis, ou plutôt l'Athènes de Périclès.
 L'élégance qui régnait dans les manières com-
 mençait à se mêler aux raffinemens du luxe; les
 mœurs de la régence, qui avaient dicté les pages
 licencieuses de Crébillon fils, étaient de mauvais
 goût; quelque décence accompagnait la cor-

ruption, tandis que l'esprit philosophique créait
 l'indépendance de la pensée, en dirigeant l'opi-
 nion vers le beau et l'utile. La morale, long-
 temps oubliée, reparaisait avec l'attrait de la
 nouveauté et la force d'un sentiment; du moins
 la vertu était honorée, et c'était déjà une amé-
 lioration. Tout homme qui montrait un talent
 réel, trouvait de sincères amis et non d'orgueil-
 leux protecteurs. Un trait de vertu, un acte d'hé-
 roïsme, excitaient l'enthousiasme, qui se change
 aisément en émulation. Les femmes, qui entraî-
 nent tout lorsqu'elles-mêmes sont entraînées; les
 femmes, dont le cœur est si facilement accessible
 aux émotions généreuses et aux opinions exal-
 tées, applaudissaient avec transport à tout ce
 qui apparaissait de noble ou d'éclatant dans les
 arts, dans les lettres, dans la société. C'était
 dans les cercles où elles régnaient en souveraines,
 que la vertu ou le génie trouvaient pour récom-
 pense l'amitié ou la gloire. Ces réunions, dont
 le souvenir n'est pas exempt de regrets, étaient
 formées des hommes distingués de tous les pays,
 élite précieuse de la civilisation européenne. Il
 semblait que la France fût la patrie commune
 de tous les hommes éclairés; la littérature et la
 philosophie y faisaient chaque jour de nouvelles
 conquêtes; enfin elle était respectée malgré la
 faiblesse et les fautes de son gouvernement; la
 gloire du génie remplaçait celle des armes: heu-
 reuse compensation pour l'humanité!

Ce fut dans un monde pareil que Raynal se trouva jeté en sortant de l'obscurité d'un cloître. Dès qu'il fut remarqué, il trouva des amis. Ses liaisons avec les plus célèbres personnages du dernier siècle, datent de l'époque où il fut chargé de la rédaction du *Mercur de France*. Ce recueil, qui jusqu'alors n'avait mérité qu'une médiocre estime, commençait à prendre de l'importance : il devait bientôt offrir un intérêt réel sous la direction de Marmontel et de La Harpe.

Les discussions littéraires s'exerçant sur des sujets utiles, sur des matières philosophiques, fournissaient un aliment solide aux esprits, et recevaient un haut degré d'attention. Deux partis divisaient alors la république des lettres : les uns, ceux qui voulaient perpétuer les abus dont ils faisaient leur profit, étayer des institutions qui tombaient en ruine, s'efforçaient de concentrer en elle-même la littérature, dont ils redoutaient l'influence ; ils voulaient que les écrivains n'eussent d'autre but que la perfection de l'art : aussi n'attachaient-ils de prix qu'aux formes extérieures, à l'agencement des parties, à la régularité des plans, à la pureté et à l'harmonie du langage. Ils défendaient aux hommes de lettres d'ouvrir de nouvelles routes à la pensée, d'éclairer les peuples, de préparer les réformes exigées par de nouveaux besoins et de nouveaux rapports : c'était l'école de Desfontaines et de Fréron. Vert-vert était pour eux un chef-d'œuvre plus

admirable que la *Henriade* ; ils préféraient Nicole à Montaigne, et daignaient à peine s'occuper de Montesquieu : ce n'était qu'un philosophe. Le reproche si vague, et qui rend la critique si aisée, le reproche de déclamation, ils l'adressaient à Rousseau, qu'ils ne comprenaient pas, et en général à tous les grands écrivains de l'époque. Le sentiment de la haine n'était point étranger à cette accusation, et l'on y reconnaissait aisément l'inspiration de l'envie. Les autres, cédant à une direction nouvelle, voyaient dans l'art d'écrire un moyen de répandre la lumière, de détruire les préjugés qui tiennent les peuples dans un état honteux d'ignorance et de servitude, de leur apprendre à connaître leurs droits et leurs devoirs. Le talent n'était, pour ces écrivains, que l'auxiliaire de la vérité et l'instrument de la raison. Le théâtre, l'épopée, l'histoire, tous les genres de littérature, ne leur paraissaient dignes d'être cultivés qu'autant que les hommes pouvaient en recevoir des émotions patriotiques, de grandes leçons de morale, la haine du despotisme et de la superstition : c'était l'école de Voltaire et de Montesquieu ; elle avait été fondée par Fénelon, soutenue par Fontenelle ; ou plutôt elle était la conséquence naturelle des progrès de l'esprit humain. On peut remarquer chez tous les peuples civilisés deux sortes de littératures : l'imagination est l'âme de l'une ; la pensée anime l'autre. La première peint

avec fidélité les objets extérieurs, les passions de l'homme, les émotions du cœur, les rêves de la mélancolie; elle n'a d'autre but que d'é-mouvoir et de plaire: c'est là sa perfection. L'autre, en conservant le même domaine, place l'utile à côté du beau: c'est l'union de la pensée et du sentiment qui en fait le charme et la perfection; c'est là ce qui élève Thucydide au-dessus d'Hérodote, Horace au rang de Virgile; ce qui recommande à la même admiration Euripide et Sophocle, Tacite et Tite-Live, Molière et Térence, Corneille et Racine; ce qui met hors de ligne Fénelon, Montesquieu, Voltaire et Rousseau. Ceux-ci, au titre de grands écrivains, joignent celui de bienfaiteurs de l'humanité; ils n'ont ni tout pensé, ni tout dit sur les intérêts de la société; il leur manquait l'expérience; mais leur pensée a fait naître l'investigation; leur parole a été féconde; ils ont renouvelé la civilisation. Leur gloire résistera à toutes les attaques; elle est immortelle comme la vérité.

Les deux genres de littérature dont je viens de parler, ne s'excluent point nécessairement. Isocrate et Démosihènes appartiennent à la même époque; Horace, le poète de la raison, donnait, en beaux vers, des leçons de goût et de philosophie, tandis que Virgile maniait avec un art sublime les pinceaux d'Homère. Chez nous, le premier chef-d'œuvre de la langue, les *Provinciales*, avaient un autre but que l'art, consi-

déré en lui-même; c'était, pour Pascal, un moyen d'action sur l'opinion: souvent le même génie poursuit à la fois les deux carrières. La muse de Pétrarque, après avoir gémi des rigueurs de Laure, prenait un ton épique, appelait Rome à l'indépendance, et l'Italie à la liberté. Dans le dix-huitième siècle, la littérature française vivifia la pensée par le sentiment; elle invoqua toutes les puissances morales, et les rangea toutes sous le même drapeau, celui de l'humanité.

L'abbé Raynal combattit sous cette bannière sacrée. Nous le voyons lié avec tous les philosophes ses contemporains. Rousseau lui rend, dans ses *Confessions* (1), le témoignage suivant: « Je lui étais toujours resté attaché, depuis un procédé plein de délicatesse et d'honnêteté qu'il eut pour moi, et que je n'oublierai jamais. Cet abbé Raynal, ajoute l'auteur des *Confessions*, était certainement un ami chaud. »

Ce fut à peu près vers ce temps qu'il conçut l'idée d'écrire l'*Histoire philosophique et politique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes*. Comme ce grand ouvrage est aussi le grand événement de la vie de Raynal, je vais en parler avec quelque étendue.

Depuis les premières expéditions des Portugais dans l'Inde, et la découverte du Nouveau-Monde, le commerce avait acquis en Europe une

(1) Partie II, liv. VIII.

grande importance politique. Les brillantes destinées de Venise, de Florence, de Gènes, avaient déjà averti les gouvernemens de l'utilité des relations commerciales. Une famille de marchands enrichis et parvenus, la famille des Médicis, avait donné un souverain pontife à l'Église et des reines à la France; cependant le préjugé qui plaçait la profession de commerçant au nombre des professions ignobles, résistait encore parmi nous aux leçons de l'expérience et aux progrès de la raison. Tel gentilhomme de campagne, dont l'oisive existence était un fardeau pour la société; tel anobli de fraîche date, dont les parchemins étaient le produit de l'usure, ou de la servitude personnelle, regardait comme un déshonneur l'alliance d'une famille devenue opulente par la probité et l'industrie. Il fallut, pour ebranler ce ridicule préjugé, que le commerce eût élevé la Hollande au rang des puissances prépondérantes, qu'il eût rendu l'Angleterre arbitre de l'Europe et souveraine des mers; il fallut encore que la philosophie joignît ses conseils à ceux de l'intérêt, et que des écrivains populaires se servissent des armes de l'éloquence pour faire triompher une vérité utile. Tel fut le but que l'abbé Raynal se proposa en écrivant son *Histoire philosophique*; il faut avouer qu'il a contribué plus qu'aucun autre à rectifier les idées sur ce point, et que le commerce, considéré dans les rapports de la société, doit à ses travaux une juste reconnaissance.

En considérant l'Histoire philosophique et politique du commerce des deux Indes, on est d'abord frappé de l'étendue et de la hardiesse du plan, et des grandes difficultés de l'exécution. Que de travaux préparatoires, que de recherches étaient nécessaires! Que de matériaux l'auteur devait rassembler et mettre en ordre, avant de se livrer à la composition! Méditer tout ce que les anciens ont écrit sur le commerce, suivre sa marche et ses révolutions dans les diverses parties du monde; marquer leur naissance, leurs progrès et leurs résultats sur les destinées des peuples; interroger les navigateurs qui, en promenant sur les deux mers leur pavillon, tantôt paisible, tantôt menaçant, ont ouvert de nouvelles routes à l'industrie; rendre compte des productions utiles de tant de climats divers; décrire les habitudes, les mœurs, les arts de leurs habitans; rapprocher tous ces objets, les éclairer les uns par les autres; montrer dans l'accroissement du commerce une ère nouvelle de civilisation et de prospérité: telle était la tâche, faiblement exprimée, que Raynal avait à remplir. Comment exiger une perfection absolue dans toutes les parties de cet immense ouvrage? Observons encore la nouveauté d'une telle entreprise: aucun livre du même genre ne pouvait servir de modèle; c'était une véritable création.

Si les critiques qui ont traité Raynal avec tant de sévérité, et qui lui ont reproché quelques er-

reurs peu importantes, quelques détails superflus comme des vices essentiels, avaient consulté la justice et non leurs passions personnelles, ils auraient avoué que peu d'ouvrages méritent autant d'estime que l'Histoire philosophique : en relevant les défauts, ils auraient fait ressortir les beautés; ils auraient surtout rendu hommage aux intentions de l'auteur, qui n'avait en vue que les intérêts des peuples. Mais la critique n'est plus, depuis long-temps, que l'expression d'une secte ou d'un parti; la république des lettres est aussi agitée par les discordes civiles, et le temps seul fonde les renommées littéraires comme les renommées politiques. Le temps a déjà prononcé sur le mérite de l'Histoire philosophique : cet ouvrage est du petit nombre de ceux qui appartiennent à tous les peuples civilisés, et qui ne peuvent plus périr; s'il n'est pas mis au rang des modèles, il restera comme un des grands monumens de l'esprit humain.

Dès qu'il parut, son succès ne fut pas douteux; il portait l'empreinte d'un siècle éclairé : il fut applaudi par les philosophes, condamné par la Sorbonne, et brûlé par arrêt du parlement. J'ai sous les yeux le réquisitoire qui précède cet arrêt, et je ne crois pas que jamais on ait renfermé dans des limites aussi étroites tant d'injures, tant d'accusations fausses et d'assertions hasardées. Le parlement, qui s'était mis en opposition avec les jésuites, se croyait obligé, pour ne pas se com-

mettre avec l'ordre entier du clergé, de poursuivre les doctrines philosophiques : il protégeait l'intolérance pour ne pas être accusé d'irréligion; les ultramontains et les philosophes étaient tour à tour l'objet de sa sévérité. Le système de bascule, aussi-bien que celui d'interprétation, est plus ancien qu'on ne pense.

Le sophisme fondamental du réquisitoire dont je viens de parler, est de prendre sans cesse la cause de la superstition et du fanatisme pour celle de la religion, et de supposer que toute idée nouvelle est par cela même dangereuse. Il n'est donc pas étonnant que l'auteur de ce réquisitoire, écrit d'ailleurs avec adresse et avec un talent remarquable, ait lancé l'anathème sur le passage suivant, dans lequel Raynal examine la transition du paganisme au culte des chrétiens : « La philosophie, dit-il, commençait à éclairer la raison humaine. On ne voyait plus dans le paganisme vieilli que les fables de son enfance, l'ineptie ou la méchanceté de ses dieux, l'avarice de ses prêtres, l'infamie et les vices des empereurs qui soutenaient ces prêtres et ces dieux. Alors, du débris des superstitions païennes et des sectes philosophiques, il se forma un corps de rites et de dogmes que la simplicité des premiers chrétiens a sanctifiés; le paganisme, démasqué d'avance par la philosophie, céda sa place au nouveau culte. »

Il est constant, pour tout homme qui n'est pas

étranger à l'histoire de l'antiquité, que la philosophie platonicienne influa beaucoup sur les rites et les dogmes de la primitive église. On en retrouve surtout des vestiges dans l'évangile selon saint Jean, et les écrivains de bonne foi sont d'accord sur ce point. Mais comme la morale est la base du christianisme, et que la morale évangélique brille d'un éclat divin, que toute la religion est dans la paix, la justice, la charité, l'espérance, c'est-à-dire, dans la pratique de toutes les vertus, on ne leur ôte aucune autorité en montrant ce qui peut venir de l'homme, en lui donnant la philosophie pour auxiliaire et pour compagne. S'il est une opinion généralement adoptée, c'est que, dans le long cours des siècles, beaucoup d'abus se sont introduits dans l'église, et que d'étranges superstitions ont altéré les croyances primitives. N'est-ce pas rendre un service à la religion que de combattre ces superstitions et ces abus? Soyons religieux, mais ne soyons pas fanatiques!

Le rédacteur du réquisitoire ne pardonne pas même à Raynal l'éloge de la philosophie; et l'un des passages qu'il dénonce avec amertume, et qui lui paraissent le plus répréhensibles, est celui-ci : « C'est elle (la philosophie) qui lie, éclaire, aide et soulage les humains; elle leur donne tout sans en exiger aucun culte; elle demande, non le sacrifice des passions, mais un emploi juste, utile et modéré de toutes nos facultés.

» Fille de la nature, dispensatrice de ses dons, interprète de ses droits, elle consacre ses lumières à l'usage de l'homme; elle le rend meilleur pour qu'il soit plus heureux. Elle ne hait que la tyrannie et l'imposture, parce qu'elles foulent le monde; elle fuit le bruit et le nom de secte, mais elle les tolère toutes. Les aveugles, les méchants la calomnient; les uns ont peur de voir, les autres d'être vus : ingrats ! qui se soulèvent contre une mère tendre, quand elle veut les guérir des erreurs et des vices qui font les calamités du genre humain. »

« *La voilà donc cette philosophie, s'écrie l'auteur du réquisitoire, elle vient elle-même de s'arracher le masque qui la dérobaît aux yeux de l'univers qu'elle veut séduire; elle se montre enfin à découvert, et la difformité de ses traits ne sera plus cachée. On avait peine à la reconnaître à travers le voile de sagesse qu'elle avait emprunté.* » En comparant les deux passages que je viens de citer, on conçoit difficilement que la lecture du premier ait pu servir de texte au second. La philosophie a reçu des éloges dans tous les temps; elle en reçoit aujourd'hui, elle en recevra toujours; la liberté des peuples a été son ouvrage. Cicéron a fait de la philosophie un éloge bien autrement énergique que celui de Raynal, et l'histoire ne nous dit point qu'aucun préteur ait livré aux flammes le Traité des devoirs ou les Tusculanes.

Une chose digne de remarque, c'est la manière dont les pensées de l'auteur se trouvent interprétées dans ce réquisitoire : cette méthode, qui ne vieillit pas, a sans doute été empruntée de l'inquisition.

« Ainsi, dit le réquisitoire, dans le tableau que nous venons de vous présenter, on dit que la philosophie ne hait *que la tyrannie et l'imposture, parce qu'elles foulent le monde*. Sans doute la tyrannie et l'imposture sont des monstres dignes de la haine de tout homme vertueux ; sans doute l'imposture et la tyrannie pèsent sur l'humanité, et sont les fléaux les plus cruels des nations : sous ce point de vue, l'expression n'a, sans contredit, rien de répréhensible ; mais l'auteur *entend* par cette dénomination générale et obscure, ce qu'il y a de plus précieux pour la tranquillité et le bonheur du monde entier ; c'est la souveraineté des puissances de la terre et la religion chrétienne *qu'il veut désigner* : les rois sont des tyrans ; les ministres de l'Eglise sont des imposteurs. »

« C'est ainsi que l'auteur, en annonçant que la philosophie *vient guérir le genre humain des erreurs et des vices qui en font les calamités*, donne à *entendre*, comme par un résultat de tout ce qui précède, qu'en considérant avec attention la multitude des vices et des erreurs qui conspirent pour affliger l'humanité, la philosophie fait reconnaître que cette

chaîne funeste part également du trône et de l'autel. »

Il serait difficile d'étendre plus loin le privilège de l'interprétation : si cette méthode était appliquée à tous les écrivains moralistes, il en est peu qui ne fussent exposés à subir une condamnation. Les puissances de la terre pouvaient peut-être se plaindre de quelque outrage ; mais c'est à l'auteur du réquisitoire que la plainte devait s'adresser : c'était lui qui, sortant du vague des généralités, rejetait sur ces puissances le reproche spécial d'imposture et de tyrannie. Si Raynal avait pu répondre, il aurait dit qu'il n'entendait pas ces phrases dans le même sens que son accusateur ; mais, à quelque époque que ce soit, quand l'attaque est permise et la défense interdite, il y a tyrannie et quelquefois imposture.

Raynal fut jugé sans être entendu ; sa condamnation porte *qu'il sera appréhendé au corps, et amené ès prisons de la Conciergerie du Palais*. Le philosophe ne crut pas convenable d'attendre l'exécution de cet arrêt. Ne pouvant soustraire son livre aux flammes judiciaires, il mit du moins son corps hors d'état d'être *appréhendé*, et partit pour les eaux de Spa, où se réunissait la meilleure compagnie de l'Europe. Il y trouva des admirateurs, et, ce qui vaut encore mieux, des amis. On lui rendait plus de justice dans l'étranger que dans son pays ; et ce n'est pas là ce qui peut nous causer de l'étonnement. La